Samedi 4 mars, Claude Juin, Sociologue

. Claude Juin : *« En 2011, ma Thèse de sociologie s'intitule : « Guerre d'Algérie. La mémoire enfouie des soldats du contingent ». Un éditeur en tire un livre, qui parait sous le titre : « Des soldats tortionnaires ». Ce choix de l'éditeur me vaudra beaucoup de réactions ; coups de téléphone anonymes, lettres d'injures. J'assume et je réponds : « Lisez le sous-titre : « Des jeunes gens ordinaires confrontés à l'intolérable. » J'ajoute : « C'est notre histoire… Lisez le livre ! »*

Aujourd'hui, nous sommes âgés... Mais, avant de « partir », nous devons continuer à dire que cette guerre, ce n'était… pas la France... Pas « ma France ». Pendant la guerre de 39-45, je suis enfant dans le Berry, où mon grand frère que j'admire tant, « est dans la résistance ». En Algérie, nous sommes nombreux à comprendre qu'en face de nous, il y a des rebelles, qui eux aussi, sont des « résistants », luttant pour libérer leur pays du colonialisme. »

. Jacky Malléa : *« Je suis né en Algérie, je suis un Pied-Noir. Au début de la guerre, je perds un copain algérien, tué par l'armée française et un copain français, tué par le FLN. Ma ville s'appelle Guelma, tristement célèbre. Mon service militaire approche. Etant sportif, je fais tout pour intégrer « Les Moniteurs de la jeunesse algérienne ». Surtout, ne pas porter d'arme. Mais, rattaché à un corps combattant, je suis quand même témoin de tortures. Le soir, j'entends les cris de « mes frères » suppliciés. Aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir eu le courage de dénoncer ces faits.*

Je me considère comme un Algérien. Un Algérien de culture française. »

. Alain Desjardin : *« À 20 ans, pour quitter mon milieu familial, je m'engage dans les parachutistes. En juin 56, je débarque à Oran. Je participe à 55 opérations, dont 33 héliportées, 14 parachutées. C'est grâce à un séminariste, Michel Bonnet, que nous commençons à réfléchir au sens des mots, des « chants paras ». Cela nous conduit, après avoir ramassé 22 « dragons », tombés dans une embuscade, dans la forêt des Matmataf... Corps mutilés, violentés... Essayez d'imaginer. Les soldats dégueulent, pleurent, appellent leurs mères… Atroce.*

Peu après, lors d'un défilé à Miliana, ma section, la 4è de la 1ère Compagnie du 14ème RCP, passant devant trois généraux, refuse de chanter - en les regardant. Le risque, c'est de revenir dans un cercueil, avec une balle dans le dos. Nous sommes entourés de sous-officiers, qui après la guerre d'Indochine sont, dans la haine et la vengeance.

Les opérations les plus difficiles… Celles, où on perd le plus de gens… Dont, mon Lieutenant, le Sergent Mételli, mort à côté de moi. Et tous ces blessés qui meurent un à un, parce que « les hélicos sont là pour transporter des munitions et non des blessés », me hurle le général, à la radio.

Ce que je veux dire là et j'en tremble encore, c'est que cela marque !

Ce qui me conduira quelques jours après, à refuser de diriger le peloton d'exécution d'un chef fellagha. Je prends la fuite. Les gendarmes me retrouvent deux jours après, errant dans Colomb Béchar. Renvoyé en opération, je retrouve mes galons. Mais, suis dégradé une deuxième fois, pour avoir dénoncé des viols collectifs en opération, organisés par des sous-offs de carrière.

Libéré en 58, j'ai la chance de rencontrer la JOC, la « Jeunesse Ouvrière Chrétienne ». Lors d'un meeting devant 500 jeunes, invité à parler… Je crache,

je hurle, ce que j'ai vécu. L'Evêque d'Arras me demande de témoigner devant le conseil municipal. La majorité SFIO (socialiste) et le maire Guy Mollet, dont la responsabilité est écrasante dans la poursuite de la guerre, ne restent pas.

Avec le recul - ma chance - c'est d'avoir eu pour ami, ce Michel Bonnet, séminariste, qui m'a aidé à comprendre le sens de ces chants paras. Il m'a aidé à ne pas être un salaud. Depuis et jusqu'à aujourd'hui, je n'ai cessé de m'engager, de militer. Je suis le président de cette Association, les 4ACG (Anciens Appelés en Algérie et leurs Amis Contre la Guerre). Nous préparons une charte de la fraternisation avec l'Algérie. Nous travaillons aussi, à préciser le sens, de notre «Contre la guerre». »

. *« Je m'appelle* Marie-France Gueffier*. Ce film, questionne sur la torture, sur la guerre. Ce qui est formidable, c'est son invitation à réfléchir, avec des jeunes, à la nécessité - dans certaines situations – de… « dire Non ». Il est très actuel. »*
. *Jean-Claude Amara : « Claude Juin, tu dis t'être forgé « Homme », à partir de ton expérience, « là-bas ». Je pense que je suis devenu « Homme », à partir de mon expérience, « ici ». Citoyen bi-national, de père algérien et de maman française, mon grand frère Kaci Amara, adjudant FLN, est tué par l'armée française, le 29 janvier 1961. Ce déchirement en moi, effectivement, forge ensuite, tout mon parcours d'engagement. D'autant que mon frère Bachir, pris dans une ratonnade à Paris, est torturé par la police du préfet Papon.*
Une vie d'homme peut se forger sur des douleurs profondes? Oui. Mais, la haine, est difficile à dépasser. Aujourd'hui, je suis devenu un citoyen bi-national qui a réussi cette addition, compliquée : 1+1=1. Faire l'unité, la paix. En soi-même. »
. Claude Juin : *« Aujourd'hui, on ne nous parle plus de « l'Arabe », mais du « Musulman ». Autrefois, nous ne parlions jamais de religion. Et effectivement, la plupart des Appelés - sans parler des colons - étaient vraiment racistes ! Mais comme il y a des lois, maintenant, qui empêchent de dire : « Je suis raciste de l'arabe », eh bien, on est entrain de forger une entité, c'est la « race musulmane ». Méfions-nous de cela.*
. Une dame : *« Je travaille beaucoup avec les banlieues… Ce qui m'impressionne, c'est que c'est la société toute entière qui est pourrie, par cette guerre-là. »*
. Emmanuel Audrain, réalisateur : *« Cette « Guerre contre révolutionnaire », dont nous ont parlé Raphaëlle Branche, Tramor Quémeneur, Nils Andersson, a « brutalisé » le peuple algérien, l'ensemble des Appelés et la société française… Les conséquences en sont visibles aujourd'hui, dans les banlieues et ailleurs. »*
. Un homme se lève : *« Je suis Saïd, militant associatif, Algérien. C'est la 2è fois que je viens. Ce film me bouleverse. J'ai eu 20 ans à l'Indépendance ; la souffrance de la guerre est toujours là… Je fais régulièrement des cauchemars. Je rends hommage à Henri Maillot, Raymonde Peschard, deux Pieds Noirs…*
A François d'Orléans, aussi. Un officier, qui avait dit à son jeune prisonnier blessé, hospitalisé. « Je ne te remettrai jamais aux « Inquisiteurs ». Tu es sous ma protection, je te livrerai à la Justice française. » Ce militaire de carrière est mort en Kabylie, en juillet 1960.
J'ai souffert de l'humiliation. Des gens armés nous insultaient, nous traitaient comme des sous-hommes. Et en même temps, j'ai toujours connu des exceptions, des « Hommes » admirables.
Après un attentat… Alors qu'un soldat vient de me massacrer et a dégainé son arme pour m'abattre… Un Commissaire de police, l'en empêche. Je lui dois la vie. »